

Article

[s.t.]

Ouvrage recensé :

PIOFFET, Marie-Christine, *La tentation de l'épopée dans les Relations des jésuites* (Sillery, Le Septentrion, 1997), 300 p.

par Guido Rousseau

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 52, n° 1, été 1998, p. 96-99.p. 96.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Cet article est disponible à l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/005590ar>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

COMPTES RENDUS

PIOFFET, Marie-Christine, *La tentation de l'épopée dans les Relations des jésuites* (Sillery, Le Septentrion, 1997), 300 p.

Peut-on voir dans les *Relations* des jésuites une forme épique? Et laquelle? Dans son ouvrage *The Sword from the Rock* (1954), Gertrude Rachel Levy fait état de trois types d'épopée: «l'épopée mythique», dont le contenu se distingue par l'ampleur encyclopédique de ses thèmes; «l'épopée de la quête du héros», qui échappe à des périls innombrables et parvient, à la fin de son périple, à regagner son lieu d'origine pour recevoir sa récompense finale; enfin, «l'épopée du conflit», qui a pour thème central un chant de colère. Les *Relations* des jésuites répondent-elles à l'un ou l'autre de ces trois types d'épopées? Rien n'est moins certain. À lire l'ouvrage de Marie-Christine Pioffet sur «la tentation de l'épopée» dans ces *Relations*, des doutes cependant surgissent. Par-delà les définitions classiques de l'épopée, l'auteure nous invite littéralement à une quête du sens de l'épique. Le titre de son ouvrage — *La tentation de l'épopée...* — est déjà en soi une invite à une lecture toute nouvelle des *Relations* des jésuites.

L'auteure privilégie au départ la question épique. Dans une première partie intitulée «Point de vue et styles épiques», elle cherche notamment à faire ressortir la présence des traits épiques dans les *Relations* (p. 29). Trois éléments retiennent principalement son attention, qui forment l'ossature des trois premiers chapitres de son ouvrage: la «vision nostalgique du passé», «l'éclatement de la focalisation» et «les procédés figuratifs». Recherchant toujours l'appui des théoriciens les plus connus de l'épopée (Aristote, Adorno, Auerbach, Bakhtine, Hegel, Madelénat, Zumthor...), n'hésitant pas elle-même à émettre son point de vue sur la valeur opératoire de leurs énoncés théoriques, madame Pioffet nous présente une lecture épique des plus intéressantes des *Relations* des jésuites. Les relateurs de ces chroniques de la Nouvelle-France — entre autres, Pierre Biard, Charles Lalemant, Paul Le Jeune, François Lemercier, Barthélémy Vimont — se vouent à leur «épopée missionnaire». Tels les aèdes antiques qui chantaient les exploits d'Achille, d'Hector ou d'Ulysse, ils instaurent une relation d'échange entre eux-mêmes et leurs lointains lecteurs de la France du XVII^e siècle. Comme le remarque madame Pioffet, il leur faut témoigner d'une «mission providentielle». Aussi multiplient-ils les références aux mythes bibliques, aux temps héroïques des «Chrestiens des premiers Siècles de l'Église» (p. 41), aux Croisades, voire aux épisodes fabuleux de la fondation de Rome, qui sont alors autant de «faire-valoir» d'un discours résolument apologétique et prophétique: «La Nouvelle-France de demain, imaginée par les jésuites, écrit madame Pioffet, se démarque de la société coloniale du XVII^e siècle; elle cons-

[1]

titue un territoire béni, situé virtuellement en marge de la décadence du monde.» (p. 72) À vrai dire, la vision coloniale mise en scène par les auteurs des *Relations* a tous les attributs d'un mythe fondateur dont la logique est de persuader un lectorat d'outre-mer que le monde terrestre doit se modeler sur le monde divin: «non seulement nous rendrons nostre Amérique Françoisse, prédit Paul Le Jeune en 1661, mais encore, nous la ferons toute Chrestienne»; et le missionnaire d'ajouter: «et d'une vaste solitude, nous en ferons un Sanctuaire, où la divine Majesté trouvera des adorateurs de toutes les Langues et de toutes les Nations [...]»; enfin, à propos de la dernière guerre avec les Iroquois, Le Jeune écrit sur un ton prophétique: elle «plantera la Paix et les Lys dans toutes nos forests, pour en faire des Villes, si l'on veut, et d'une terre de Sauvages, en faire une terre de Consqueste pour Jésus-Christ» (p. 73-74). Un tel mythe connaîtra par la suite, faut-il le rappeler, une très longue fortune et maintes dérivations idéologiques. Ainsi on le retrouve au milieu du XIX^e siècle sous le mythème de «La France américaine», énoncé par l'abbé Henri-Raymond Casgrain dans son *Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation* (1864); ou encore, vers les années 1880, dans les discours patriotiques d'un Charles Thibault, qui voyait dans la ville de Boston la future capitale d'une Amérique française reconquise!

La prédication des missionnaires jésuites prend donc la dimension d'un monde imaginaire à la mesure de l'espace du Nouveau Monde. Leur «volonté de dominer la réalité, de se présenter comme une instance focalisante supérieure, au-dessus des vicissitudes de l'existence humaine» (p. 67), les conduit à une autovalorisation, au «besoin de mise en spectacle» (p. 67) aussi bien de leurs actions évangélisatrices auprès des Hurons que de celles des soldats français multipliant leurs prouesses militaires contre l'ennemi iroquois. Aussi ont-ils recours aux figures de style — notamment à la comparaison, à la métaphore, à l'hyperbole — pour matérialiser leurs représentations du monde. L'usage de telles figures est donc moins de l'ordre de l'ornementation comme dans la poésie que de l'ordre d'un univers de signes, de sens et d'actions construit comme signifiant du monde. À vrai dire, les jésuites métaphorisent doublement leurs discours: d'une part, ils exploitent l'analogie de la «beste sauvage» (le lion, le loup, le tigre, etc.) quand ils doivent décrire les mœurs, les pratiques ou les actions amérindiennes; d'autre part, ils puisent dans les figures valorisées et valorisantes de l'homme blanc (le Soldat, le Berger, le Pasteur, etc.) quand ils qualifient moralement l'un des leurs, ou encore quand ils évoquent les exploits héroïques de tel ou tel personnage distingué de la colonie. En somme, la plume des jésuites ne cesse de figurativiser le monde de la Nouvelle-France: «Les hommes, la topographie, les événements, bref presque tout subit l'inflation poétique» (p. 104), écrit l'auteur.

Intitulée «les composantes épiques du récit», la deuxième partie de l'ouvrage traite de «la charpente narrative» des *Relations*. Divisée en cinq chapitres, elle «s'articule principalement autour du récit guerrier» (p. 29) qui relate les conflits armés entre les colons européens et les nations autochtones, notam-

ment les Iroquois. D'où le rapprochement avec le récit épique qui permet l'exaltation des vertus héroïques et patriotiques: «De l'*Illiade* à la *Chanson de Roland*, écrit justement l'auteure, le fait d'armes est le sujet par excellence du récit» (p. 113). Les *Relations* servent donc ni plus ni moins à l'expression d'une même thématique: celle de la guerre. Se considérant eux-mêmes comme des «Soldats du Christ», les jésuites de la Nouvelle-France se font en effet une gloire de se décrire comme de preux croisés à la conquête des âmes des naturels du pays; dans sa relation de l'année 1657, Paul Ragueneau présente ainsi la mission sacrée du missionnaire en terre indienne: «Nous marchons, la teste levée, au milieu des dangers, au travers des injures, des huées, des calomnies, des haches et des couteaux, avec lesquels on nous poursuit assez souvent pour nous mettre à mort. Nous sommes presque tous les jours à la veille d'estre massacrez.» (p. 115) À la conception militariste de l'évangélisation s'ajoute celle de la conquête du territoire. D'une *Relation* à l'autre, surtout entre les années 1659 et 1665, décennies au cours desquelles le conflit franco-iroquois atteint son paroxysme, «la représentation épique de la guerre» (p. 127) se fait de plus en plus métaphorique; sous la plume des relateurs, la description des faits d'armes, ceux des assiégés comme ceux des assiégeants, se fait à coup de références bibliques ou mythologiques, de stéréotypes à la mode, de portraits antithétiques, de descriptions hyberboliques qui, dans un cas comme dans l'autre, mettent en évidence la forme argumentative préférée des jésuites. C'est en effet à l'aide «d'arguments fondant la structure du réel», pour employer le langage de la rhétorique de Perelman-Tyteca, que les auteurs des *Relations* rendent compte des malheurs qui frappent la Nouvelle-France; par l'usage récurrent de l'analogie, de l'exemple, de l'illustration et du modèle, ils créent pour ainsi dire un rapport au monde qui renvoie moins au factuel qu'à des préconstruits rhétoriques susceptibles de rendre aussi vraisemblable que possible la réalité. Tel est aussi l'objet de récit épique par rapport au passé mémorable des peuples: l'histoire traite d'un «vrai» temporel et éphémère; l'épopée, voire toute forme de récit, traite d'un «vraisemblable» à valeur intemporelle et universelle. En clôturant son étude sur «l'inscription du surnaturel» et du «merveilleux» dans les *Relations*, l'auteure tente précisément d'éprouver le sens même de la quête épique. Jusqu'à quel point les auteurs des *Relations* prennent, par exemple, les événements terrestres comme les signes des volontés célestes? L'aventure de l'évangélisation est-elle *à la fois* une aventure humaine, donc réelle, et le symbole d'une autre aventure, divine cette fois, à travers laquelle s'accomplit irrévocablement la quête du héros missionnaire? La question exigerait sans doute une analyse sémio-narrative plus serrée des *Relations*. Peut-être n'y a-t-il pas non plus de réponse à une telle question? Tout récit épique se meut en une ou plusieurs formes cycliques. Tel n'est pas le cas des *Relations* des jésuites. Si elles s'apparentent à l'épopée par leurs structures narratives comme par leur style, c'est parce qu'elles en imitent le genre et la poétique. Ce qui est déjà une convergence historique fort bien établie par l'auteure de cet ouvrage.

La tentation de l'épopée dans les Relations des jésuites constitue une étude des plus intelligentes sur nos premiers textes de la Nouvelle-France. Mises à part certaines répétitions dans l'art d'argumenter et quelques erreurs ou confusions dans les renvois aux auteurs des *Relations* — voire, entre autres, pages 115, 116, 120 —, l'ouvrage est une contribution importante à l'histoire littéraire et culturelle de la Nouvelle-France. Il constitue une référence obligée pour quiconque s'intéresse au genre épique et à ses pratiques intergénériques.

*Département de français
Université du Québec à Trois-Rivières*

GUILDO ROUSSEAU